

B O L E T I N
DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE LOS AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

AÑO XXIV

CUADERNOS 3.º y 4.º

Redacción y Administración: MUSEO DE SAN TELMO - San Sebastián

LA LANGUE DES PICTES

Par HENRI GUITER

Les diverses contrées de l'Europe occidentale ont fait leur entrée dans l'Histoire au fur et à mesure qu'elles ont été l'objet d'intérêt ou de contacts de la part des Romains. Dès 58 A.J.C. il en est ainsi pour la Gaule, et, en 55, une simple promenade militaire de César amène l'Angleterre au même résultat. Mais il faudra attendre près d'un siècle et demi pour que les légions d'Agri cola essaient, en 83 p. J.C., d'entrer en Ecosse. Cette tentative nous vaut de voir paraître le nom du pays découvert, *Caledonia*, ainsi que ceux du mont *Graupius* et du chef local *Calgacus*, dans la biographie d'Agri cola que rédige Tacite en 97.

Avec des données sensiblement contemporaines, le géographe Pto-lémée, au début du IIe siècle, nous fournit trente huit noms de tribus, villes, rivières, îles ou accidents géographiques, se rapportant à l'Ecosse et aussi, sans doute, au nord de l'Angleterre.

La pointe poussée par Agri cola vers les Highlands ne devait pas être suivie d'une occupation définitive, et ceux-ci restaient en dehors des limites de l'Empire. Devant la résistance victorieuse des Calédoniens, les Romains choisissent de les isoler: en 119 Hadrien fait bâtir une ligne de retranchements du Solway à l'embouchure de la Tyne, c'est à dire très légèrement au sud de la frontière actuelle de l'Ecosse; en 208, Septime Sévère refoule les insoumis dans les Highlands, et construit une nouvelle

ligne fortifiée entre le Forth et l'embouchure de la Clyde. Cet ultime réduit ne sera plus forcé; au contraire, les Calédoniens en sortiront de temps à autre pour aller inquiéter Bretons et Romains, chaque fois que l'occasion leur semblera favorable.

Les noms de *Caledonia*, *Caledonii* ou *Caledones* apparaissent chez plusieurs écrivains des premiers siècles: Lucain, Martial, Valerius Flaccus, Pline, Stace, etc.

Mais voici qu'à la fin du III^e siècle, dans le Panégyrique d'Eumenius (297), une nouvelle dénomination, celle de *Picti*, est appliquée aux populations écossaises, et va connaître un succès considérable.

Certes Jules César nous avait déjà rapporté que certains insulaires se peignaient le corps; plus tard, vers 600, Isidore de Séville nous dira que le nom des *Picti* leur vient du port habituel de tatouages.

Ce terme de *Picti* devient plus général que celui de *Caledones*, puisque Eumenius nous parle de *Caledonum aliorumque Pictorum siluas et paludes*. En 368, Ammien Marcellin distingue deux groupes de *Pecti*, les *Dicalydones* et les *Verturiones*, à propos de l'expédition de Théodose, envoyée par l'empereur Valentinien.

En 381, les légions de Bretagne entraînent vers l'Italie Maxime, qu'elles viennent de proclamer empereur. Immédiatement les Pictes en profitent pour attaquer le bas pays, et ils s'y rencontrent avec une tribu de Celtes irlandais, les Scots, qui ont traversé la trentaine de kilomètres du Canal du Nord; Claudien nous parle de ces *Scoti* venus d'*Hibernia*. Entre 396 et 406, Honorius envoie Stilicon pour repousser les envahisseurs. Mais en 410, c'est la chute de Rome sous les coups d'Alaric, et les dernières légions évacuent la Grande-Bretagne; alors s'ouvre une période d'anarchie qui fait la partie belle aux turbulents guerriers du nord, contre lesquels, au milieu du siècle, un chef breton aura l'imprudence d'appeler à l'aide les Anglo-saxons.

Quelques Scots avaient suivi les Pictes dans leur recul devant Stilicon. Leur présence nous explique peut-être la première tentative d'évangélisation des Pictes par l'Irlandais Saint Ninian en 397. D'autres Scots viennent s'installer dans la partie ouest de l'Écosse, dans l'Arregaichel, l'actuel Argyll, et vers 490 ils y fondent le royaume de Dalriade, qui pendant près de quatre siècles coexiste plus ou moins pacifiquement avec ses voisins pictes. Saint Colomban, un autre Irlandais, évangélise les Pictes de 563 à 597 et décide le roi d'Inverness à recevoir le baptême.

Les chroniques médiévales prennent la relève des auteurs de l'Antiquité. Certaines sont en latin, comme la *Vie de Saint Colomban* (692-697), l'*Histoire Ecclésiastique de Bède le Vénérable* (+ 735), le *De situ Albanie*

(antérieur à 843), la *Chronique Picté*, les *Annales de Tighernac*, la *Chronique des Scots*, la *Chronique des Scots et des Pictes*; d'autres sources sont irlandaises (cf. Bibliographie, 3).

La *Chronique Picté*, avec sa longue liste de près de cent rois, prétendrait nous faire remonter jusque vers 1000 A.J.C., lorsque régnait le patriarche *Cruithne*, et que ses sept fils présidaient chacun aux destinées de l'une des provinces pictes. Remarquons que la forme brittonique du nom de *Cruithne* correspond aux *Priteni* ou *Pritani* de Pytheas (vers 325 A.J.C.), cités par Diodore de Sicile (Ier siècle A.J.C.).

Si cette longue chronologie peut passer pour une oeuvre d'imagination, les données plus sûres de l'archéologie ne sont pas moins généreuses (Bibliographie 1 et 10). Elles nous montrent l'Ecosse occupée, dès le premier quart du deuxième millénaire, par une population de chasseurs mésolithiques, devenus d'abord agriculteurs néolithiques, puis développant progressivement une culture néolithique; elle semble n'avoir pas été troublée dans sa possession jusqu'au Ier siècle A.J.C.; alors seulement arrivent des Celtes porteurs de la métallurgie du fer. Ce sont les premiers occupants qui paraissent s'être perpétués à travers les Pictes.

Au sud de la ligne Clyde-Forth, les Pictes, et aussi les Scots de Dalriade, se heurtaient à une population de Bretons. Mais, dès le VI^e siècle, les Anglo-saxons s'installent dans le nord-est de l'Angleterre, et essaient de s'étendre en Ecosse: la bataille de Nechtansmere (685) mettra un terme à ces tentatives. Les Scots aussi désirent agrandir leur territoire, et, sur la fin du VI^e siècle, Isidore de Séville emploie le terme de *Scotia* au lieu de *Caledonia*; mais en 603, ils sont arrêtés par la victoire d'Ethelfrid de Northumbrie, près de Carlisle; et en 727, après trois batailles malheureuses, ils seront même soumis par un roi picté. Leur vengeance sera terrible. Mettant à profit les querelles intestines des Pictes, et les attaques des Normands contre le Nord et l'Ouest de l'Ecosse à partir de 802, les Scots assassinèrent traitreusement les chefs pictes qu'ils avaient conviés à un banquet. Immédiatement, en 843, le roi scot Kenneth Mac Alpine, sans laisser sortir les Pictes du désarroi dans lequel les a jetés cet attentat, les écrase, étend son autorité à toute l'Ecosse, et transporte même sa capitale à Scone, au nord de Perth, en plein pays picté.

Quel est dès lors le sort des Pictes? Selon les écrivains médiévaux Fordun et Boece, Kenneth Mac Alpine les aurait exterminés: «Non seulement furent anéantis les rois et les chefs de cette nation, mais nous lisons que leur race elle-même, ainsi que leur langage, furent perdus». George Buchanan (1582) précise même que les Scots auraient changé tous les toponymes pictes, à l'exception de Lothian et d'Annandale.

Il y a certainement une part d'exagération dans ces témoignages en ce qui concerne la destruction de la race; mais il est certain que l'unification linguistique, comme l'unification politique, se fait au bénéfice des Scots.

* * *

Une question se pose tout naturellement à nous: quelle était la langue de ces Caledoniens-Pictes, dont l'histoire nous atteste l'existence entre 80 et 843?

Installés en Ecosse bien avant les premières poussées celtiques, ils n'étaient vraisemblablement pas des Indo-européens. Les celtisants qui se sont penchés sur la question sont à peu près d'accord là-dessus: «Le peuple d'Ecosse, nous dit M. Wainwright (Bibliogr. 8, p. 152), avant la venue des Celtes doit, après tout, avoir parlé quelque langue, et cette langue là doit très certainement avoir été une langue non indoeuropéenne». Il confirme un peu plus loin: «Diverses explications peuvent être trouvées, toutes également spéculatives, mais l'existence sous quelque forme de langage préceltique dans la Pictie historique semble raisonnablement claire».

Dans un travail postérieur (Bibliogr. 9) ce même auteur envisage les trois hypothèses possibles qui expliquent le mystère pictes:

- 1) Ou bien ils ont écrit en ogam une langue celtique, mais avec de telles fautes de graphie, qu'elle est incompréhensible pour nous.
- 2) Ou bien, usant d'une langue celtique; ils ont employé une écriture codée que nous n'arrivons pas à «décoder».
- 3) Ou bien leur langue était préceltique et non indoeuropéenne. Les deux premières hypothèses sont tellement invraisemblables que la troisième seule subsiste.

Car les Pictes nous ont laissé des témoignages écrits, d'ailleurs assez tardifs. N'ayant pas d'écriture propre, ils ont reçu des Bretons les caractères latins, dont ils se sont fort peu servi, et surtout des Irlandais l'ogam, inventé au IV^e siècle et importé en Ecosse au V^e. On leur attribue moins de trente inscriptions relativement courtes, la moitié d'entre elles datant des cent cinquante dernières années de l'indépendance pictes.

Les Pictes semblent avoir eu peine à adapter ces écritures à leur langage, et comme le remarque M. Macalister (Bibliogr. 6), «nous pouvons penser que le pictes et le gaélique étaient phonétiquement incompatibles».

De cette différence entre pictes et gaélique, nous avons d'ailleurs

des témoignages directs, *La Vie de Saint Coloman*, écrite entre 692 et 697, nous rapporte que Saint Coloman, originaire du Donegal, eut besoin d'un interprète pour se faire comprendre des Pictes. Or, encore présentement, il y a incompréhension entre sujets parlants gaéliques d'Irlande et d'Écosse; a fortiori, quatorze siècles en arrière, si l'érse était l'héritier du picte.

Bède le Vénéral écrit vers 731: «...omnes nationes et provincias Britanniae, quae in IIII linguis, id est Brettonum, Pictorum, Scottorum, et Anglorum, diuisae sunt, in ditione accepit (III, C. IV)». Le picte était donc une langue bien différenciée, non seulement de l'anglais fraîchement importé, mais aussi du P-celtique des Bretons et du Q-celtique des Scots. Et notons bien que ces observations datent d'une époque où le picte était encore une langue vivante.

La conclusion à laquelle parvient M. Macalister est à la fois prudente et formelle: «La langue dont de rares lambeaux sont rappelés par les inscriptions étudiées dans ces pages, quelle qu'elle puisse être, est totalement indépendante du celtique; si cette langue était le picte, alors les Pictes ne parlaient pas celte».

Il s'est cependant trouvé, à un siècle de distance, deux auteurs pour voir du gaélique dans le picte, W. F. Skene en 1836, et F. K. Diack dans son ouvrage posthume de 1944 (Bibliogr. 7). Les interprétations de ce dernier sont toujours arbitraires et souvent incohérentes. Sans donner aucune lecture de la pierre d'Auquhollie, qu'il a déclarée trop difficile, il ajoute, on ne sait trop pourquoi, qu'elle porte la même formule que la pierre de Newton. Pour les besoins de la cause, il bâtit des génitifs en *-en*, en *-es*, en *-i* ou en *-bho*. Sa «méthode» se révèle avec une candeur désarmante dans la lecture de l'ogam de Newton: le dernier signe est incontestablement un R, très clair avec ses cinq barres; or Diack nous prévient que, pour sa part, il ne veut y voir que quatre barres, parce que le mot avec R final ne saurait être gaélique!

D'autres chercheurs comme Stokes (1890) ou Watson (1926) ont tenté d'interpréter le picte par le britonique. A date récente (1955) M. Wainwright, que nous citons un peu plus haut, admet que les textes pictes peuvent comporter quelques emprunts britoniques. Ayant fait ainsi la part du feu, il n'en est que plus à l'aise pour affirmer le caractère non indoeuropéen du picte. Le résultat le plus clair de ces confrontations, c'est que les tenants du gaélique démontrent que le picte ne peut être du britonique, et vice versa.

Citons pour mémoire l'opinion de Julius Pokorny (1938), qui apparentait le picte à l'illyrien; les inscriptions illyriennes étant encore plus rares que les inscriptions pictes, la comparaison s'avérait difficile!

Avant M. Wainwright, le caractère non indoeuropéen du picte avait déjà été affirmé par John Rhys (Bibliogr. 4 et 5) et son contemporain Zimmer (1898), par les Irlandais Mac Neill (1933, 1939) et Macalister (1940).

Après avoir nié le celtisme du picte pour une raison un peu amusante (l'auteur qui est Gallois, n'en comprend pas un mot; à ce compte, combien de tenants des langues romanes seraient en droit de les juger sans lien avec le latin?), John Rhys propose une alternative sérieuse: pour trouver des parents au picte, on ne peut regarder que vers le basque ou vers le finno-ougrien. Dans son travail de 1892, c'est en faveur du basque qu'il trouve des arguments de valeur très inégale: dans le domaine de la morphologie, le génitif en *-en*, et il arrêtera un mot à chaque syllabe *en*; dans celui de la syntaxe, l'antéposition du complément de nom; mais les rapprochements lexicaux sont loin d'emporter la conviction. Sa connaissance du basque est tellement sommaire qu'il prend soin de noter l'accent tonique sur les mots guipuzcoans.

Il ne donne d'ailleurs aucun argument pour rejeter le finnois (où la marque du génitif est aussi *-n*) sinon que rien ne justifie le recours à ce groupe, tandis que les «Ibères» de l'ouest européen ont pu être coupés en deux tronçons par la poussée de la race alpine.

Sévèrement critiqué, en particulier par Zimmer, J. Rhys estime en 1898 que sa tentative de rapprochement avec le basque a été une erreur; mais il maintient intégralement le point de vue que le picte n'est ni celtique, ni indoeuropéen.

M. Macalister ne suggère que par touches isolées un rapport avec le finno-ougrien. Le picte, dit-il, semble avoir eu un click glottal, analogue à certaines finales du finnois. Il présente des traces d'harmonie vocalique. On y emploie un suffixe génitif *-EN* au masculin, *-ES* au féminin, et cette «distinction des genres oppose le picte à l'ougrien». Un suffixe à voyelle *-ETT* / *-AT*, avec harmonie vocalique est analogue au finnois *-TON* «privé de, manquant». La précession du génitif semble entraîner celle de l'adjectif «comme en touranien». Dans le vocabulaire, il traduit *eddarr* par «tombe», et rappelle le finnois *hauta*: *kew* par «pierre», et rappelle le finnois *kivi*.

Certaines de ces allégations sont sujettes à critiques: la distinction des genres est ignorée aussi bien du finnois que de l'ougrien; le suffixe de l'abessif finnois est en *-ta*; etc. Et puis, il faut bien le dire, la majeure partie du lexique n'est pas interprétée, ou bien est classée «noms propres», ce qui économise tout effort de traduction.

Ainsi donc, la conclusion de ces travaux antérieurs est que le picte

n'est pas indoeuropéen, qu'il pourrait bien être finnois ou basque, cette dernière hypothèse ayant été le seule à être explicitée, mais abandonnée ensuite par son propre auteur.

* * *

Avant d'adopter une hypothèse de travail, essayons de rassembler un certain nombre de données sur ce peuple à peine sorti de la proto-histoire.

Les premières informations nous viennent de Tacite (Agricola, 11): «*Namque rutilae Caledoniam habitantium comae, magni artus germanicam originem asseuerant*». Pour ce qui est des caractères physiques, «*chevelure rousse*», «*longs membres*» et donc grande taille, nous pouvons faire confiance à l'historien latin; quant à la déduction qu'il en tire, «*origine germanique*», c'est une autre affaire, et nous devons constater qu'il n'a pas été suivi.

Les chroniques médiévales rassemblées par Skene (Bibiogr. 3) font sortir les Pictes de Japhet, puis par la Scythie, la Thrace ou l'Égypte, s'accordent à les faire passer par l'Espagne, d'où ils auraient gagné d'abord l'Irlande et ensuite l'Écosse. Retenons que ce point de contact espagnol est admis par tous les auteurs du Moyen-Age.

Un voyageur français du XII^e siècle, Aymery Picaud, originaire de Parthenay-le-Vieux, nous a laissé un guide du pèlerin de Saint Jacques de Compostelle (Bibliogr. 11). Il a gardé un fort mauvais souvenir de sa traversée du Pays Basque, mais s'il manifeste peu de sympathie aux naturels, ils ne laisse pas de nous fournir sur eux des indications fort intéressantes, en particulier les deux citations suivantes: «*Nauarri pannis nigris et curtis usque ad genua tantummodo, Scotorum more, induuntur*»; et plus loin «*Tradi solet illos (Nauarros) ex genere Scotorum descendisse, pro eo quod similis illis sunt moribus et similitudine*». Ainsi, il est de tradition au XII^e siècle que les Basques descendent des Écossais parce qu'ils ont même coutumes et même aspect; en outre ils s'habillent de manière analogue, car les Basques de cette époque portent le Kilt, ce qui ne va pas toujours sans critiques: «*In quibusdam horis eorundem, in Biscagia scilicet et Alaua, dum Nauarri se calefaciunt, uir mulieri et mulier uiro uerenda sua ostendunt*».

Il est même une des infamies colportées sur les Basques par Aymery Picaud, à savoir leurs amitiés très particulières avec les équidés, dont nous trouvons la mention, deux siècles auparavant dans la *Chronique Picté*. «*Nauarri etiam utuntur fornicatione incesta pecudibus; seram enim Nauarrus ad mule sue et eque posteriora suspendere dicitur, nec alius*

accedat sed ipse. Vulue etiam mulieris et mule basia prebet libidinosa», nous dit l'un; «Pictauiam autem a Pictis est nominata; quos, ut diximus, Cinadius deleuit. Deus enim eos pro merito sue malitie alienos ac otiosos hereditate dignatus est facere: quia illi non solum Domini missam ac preceptum spreuerunt; sed et iniure equitatis aliis equi pariri uoluerunt», ajoute l'autre plus discrètement en imputant cependant à cette particularité, plus qu'au mépris de la messe dominicale, la cause des malheurs qui affligèrent les Pictes.

A propos d'habillement Julio Caro Baroja (Bibliogr. 12, p. 27) nous confirme: «Iban éstos (los navarros) vestidos al modo de los escoceses, con una especie de faldellines que les llegaban hasta las rodillas, hechos de paño negro».

Von Humboldt (Bibliogr. 13, p. 182) manifeste peu d'enthousiasme pour la parenté basco-écossaise, encore que «desde la época romana se ha abrigado muchas veces la opinión de que hubiesen pasado iberos hacia Irlanda e Inglaterra». Mais il a l'honnêteté de nous citer son contemporain et compatriote, le géographe Conrad Mannert, qui «tiene por muy verosímil que (los caledonios) pertenecían con los iberos a un mismo tronco», et qui voyait en eux «la nación existente en la Europa occidental antes de la llegada de los celtas... ibérica realmente empujada por los celtas a la vez hacia España y al norte de Escocia». Précisons que les réticences de Von Humboldt tiennent à la non-parenté linguistique du basque et de l'écossais; mais l'écossais est justement la langue des Scots envahisseurs, et non celle des Pictes envahis.

Un autre contemporain de Von Humboldt, le Français Louis François Elisabeth Ramond de Carbonières, (Bibliogr. 14) n'a pas hérité de l'antipathie manifestée aux Basques par Aimery Picaud; il observe que l'Écossais de l'ouest ressemble moins à l'Anglais qu'au Basque.

Enfin, nous terminerons ces références par une citation des historiens Lavisse et Rambaud (Bibliogr. 15): «Les îles de Grande-Bretagne et d'Irlande étaient, avant l'ère chrétienne, occupées par des peuplades de race celtique. Ces *Celtes* se divisaient en deux groupes, qui parlaient des dialectes différents. C'étaient d'abord les *Goidels* ou *Gaëls*, arrivés les premiers, et qui avaient supplanté dans l'île d'Albion une population d'origine *ibérique*... Puis vinrent les *Brythons* ou *Bretons*, qui donnèrent leur nom à la grande île, où ils se substituèrent à leurs frères *gaéliques*». Bien entendu, chaque fois que nous avons rencontré ce qualificatif d'*ibérique*, appliqué à la population refoulée par les Celtes, c'est *basque* que nous devons comprendre; la confusion a été commise jusqu'à date récente, et même par des linguistes.

Ce faisceau impressionnant d'attestations échelonnées de l'Antiquité à nos jours, semble suggérer irrésistiblement une parenté basco-picte.

Avant toute autre étude, nous décidâmes de soumettre le picte au test résultant du travail publié par nos soins en 1966 sur la Revue de Linguistique Romane (Bibliogr. 16). Chaque langue présente trois paramètres vocaliques (centre de gravité des points d'articulations, dispersion des points d'articulation, labialisation), dont la conjonction en une formule unique Δ (sa signification géométrique est la distance d'un point représentatif de la langue dans un système d'axes trirectangles, à un certain plan fixe) nous permet une classification des langues. Ainsi, Δ prend la valeur 632 pour le basque, 1008 pour le finnois, 796 pour l'italien, 1028 pour le castillan, 1036 pour le catalan, 2280 pour le français, 2492 pour l'anglais, 2364 pour le gallois, 2754 pour l'irlandais, 2936 pour le turc, etc....

En appliquant le même comput à l'ensemble des inscriptions pictes, telles que les a translittérées Macalister, nous avons trouvé $\Delta = 532$, ce qui range le picte aux côtés du basque, et non des idiomes celtiques pour lesquels les valeurs de Δ sont quatre à cinq fois plus grandes. Le point faible de cette démonstration, c'est que le total des voyelles pictes lues par Macalister n'est que de 161, nombre bien petit pour donner lieu à une étude statistique. Il y avait néanmoins un encouragement de plus à chercher une explication du picte par le basque.

* * *

Il n'est pas inutile de mesurer toutes les difficultés auxquelles va se heurter cette entreprise.

D'abord, quelle est exactement la valeur des textes dont nous disposons? Dans quelle mesure sont-ils un reflet fidèle de la réalité phonique du picte? Les Pictes avaient avec les anciens Basques un trait commun supplémentaire: ils n'aimaient pas écrire. Du même que les inscriptions de Gascogne seront postérieures à l'introduction de l'alphabet latin, de même les inscriptions d'Ecosse suivront celle de l'ogam irlandais.

Quels en seront les scribes? Vraisemblablement des prisonniers ou des esclaves gaéliques, dont on utilise la culture supérieure pour la décoration des monuments; moins probablement des prisonniers pictes évadés d'Irlande ou de Dalriade, et qui durant leur captivité se seraient initiés aux mystères de l'écriture.

De toutes façons le scribe ne domine pas simultanément la graphie qu'il emploie et la phonétique de la langue qu'il veut écrire, d'où d'inévitables hésitations dans les transcriptions.

Autre écueil très grave: à l'époque des inscriptions pictes, le celtique subissait des mutations phonétiques importantes, que souligne M. Wainwright (Bibliogr. 8). Sans parler du *s* intervocalique qui avait déjà disparu (*Tausa* > *Taua*), on observe à partir de 500, la perte des syllabes finales. Le *u* bref se trouve représenté par *e*, *i*, ou *ui*, graphies qui tentent peut-être de transcrire les sons nouveaux *ō* et *ū* (*Brude* > *Bredei*, *Bridei*; *Drust* > *Drest*, *Druist*). Au VII^e siècle, le *e* long, provenant d'une ancienne diphtongue *ei*, passe à *ui* (*Veda* > *Vuid*); le *w* devient *f* en gaélique, *gw* en britonique; le *g* s'amuit (*Lugutrinus* > *Lutrin*, *Maglocunos* > *Maelcon*), et la lénition fait son apparition.

Ceci nous explique que nous trouvons un même toponyme ou anthroponyme sous des formes extrêmement variées, d'une source à l'autre. Dans l'index onomastique qui clot l'édition des chroniques de Skene (Bibliogr. 3), nous relevons par exemple:

ARGYLL : *Arregaichel*, *Arregaihel*, *Arregarchel*, *Aerergaidhel*, *Oirirgaal*, *Argathelia*, *Argialla*, *Ergadia*, *Argadia*, *Arehady*.

ATHOLL : *Athochlach*, *Atfoithle*, *Adtheodle*, *Athfhotla*.

ANGUS : *Oengus*, *Onegus*, *Enegus*, *Denegus*, *Denegul*, *Oenegus*, *Onnist*, *Onuis*, *Onbes*, *Unuist*, *Uidnuist*, *Hungus*, *Ungus*.

FERGUS : *Wrad*, *Urad*, *Pherath*, *Ferat*, *Feradagus*, *Ferach*, *Wurgest*, *Urge*, *Urgeist*, *Wrguist*, *Uurguist*, *Hurgust*, *Forcus*.

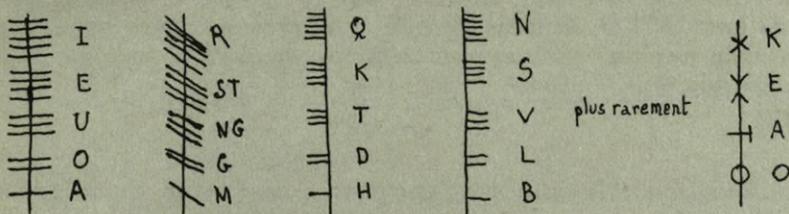
Ceci pour nous limiter à deux toponymes, et deux anthroponymes bien connus. Mais la variété des formes ne serait pas moins étonnante quand un *Canutulachama* se contracte en *Keneth*, voire en *Cind* ou *Cing*; ou lorsque des formes avec ou sans *n* initial alternent entre *Nechtan* et *Eactan*.

Dès lors certains des rapprochements basco-pictes de John Rhys étaient peut-être fondés, comme *Brude* (nom de trente rois préhistoriques) avec *buru* «tête», ou comme *peld* «cheval» (après passage par le britonique) du glossaire de Cormac avec les *celdones* de Pline et le basque *zaldi*, ou comme le nom de ville *Banatia*, cité par Pline, avec *bat* «un».

Cependant, même si un toponyme semble manifester une certaine continuité linguistique (*Orrea* de Ptolémée et *Orr Water* moderne; *Varar* de Ptolémée et *Farrar* moderne), ou si un anthroponyme a une nette allure basque comme *Bargoit* (*Ibar goiti*), ou si un nom commun nous est précisé être picte comme *cartait* du Glossaire de Cormac (avec le sens de «épine, épingle») nous nous défierons de tout ce qui nous est transmis par des intermédiaires étrangers, plus ou moins bien renseignés par des Irlandais ou par des Bretons. Ptolémée n'est jamais allé en Ecosse,

Bède le Vénérable était Anglais, et Cormac, l'auteur du glossaire, était évêque de Cashel, dans le sud-ouest de l'Irlande. Notre confiance ira plutôt aux inscriptions monumentales.

Troisième difficulté: les alphabets choisis n'étaient pas bien adaptés à la langue qu'il fallait noter. Laissons de côté l'alphabet latin, pour des raisons développées plus loin; il appellerait d'ailleurs les mêmes remarques que l'ogam dont nous allons parler. Elaboré pour l'irlandais ancien, l'ogam comprenait cinq voyelles et quinze consonnes:



Si nous voulons transcrire du basque avec cet alphabet, nous voyons immédiatement que *q* et *k* font double emploi, que *ng* et *v* sont inutiles (ou bien le second se confond avec *b*), mais qu'il nous manque des éléments pour un jeu complet de chuintantes et sifflantes sourdes *tx*, *x*, *ts*, *s*, *tz*, *z*; ici, l'ingéniosité du scribe pourra se donner carrière.

Enfin, le problème de la lecture ne sera pas toujours simple, et ceci pour diverses raisons. Les inscriptions en ogam se lisent de bas en haut, mais ce n'est pas une règle absolue. Avec les petits fragments de pierre, le sens de lecture est incertain.

En principe, l'ogam s'écrit sur un angle de pierre, qui permet de départager le traits de gauche, ceux de droite et ceux qui traversent. Mais parfois (comme sur la pierre de Newton), l'angle est arrondi, d'où une incertitude dans la lecture. Si on écrit l'ogam sur une pierre plate, une ligne-guide (*stem-line*) joue le rôle de l'angle vif. Mais la ligne et les signes transversaux peuvent avoir été tracés négligemment, ou bien s'être partiellement usés: M. Wainwright (Bibliogr. 9) se plaint, pour lire l'ogam d'Inchyra, que l'on voit mal si certains signes traversent ou non la ligne-guide, s'ils sont perpendiculaires ou obliques; il ne peut différencier R. et I; E, ST et S, etc.

Enfin, le tracé est continu, sans coupure entre les mots; c'est le lecteur lui-même qui procède à cette opération. A l'intérieur même des mots, la séquence de lettres de même catégorie est souvent douteuse: un double D ressemble à un K, un U O à un I, etc....

Face à divers problèmes, et dans un but d'homogénéité, nous avons

décidé de limiter notre effort d'interprétation aux inscriptions en ogam. Les inscriptions non ogamiques sont d'abord très peu nombreuses; l'une d'entre elles, celle de Newton est illisible (M. Wainwright envisage qu'elle puisse être une supercherie du siècle dernier); celle de Papa Stronsa semble ne porter que DNE IESU; deux autres sont en latin; quant à celle de S. Vigean's, sa forme FERGUS (ou FORCUS) manifeste une langue beaucoup trop dégradée.

Au contraire, sur les ogams nous trouvons, non pas *Fergus*, ni même *Feradagus*, mais bien IRATAKO; non pas *Angus*, ni même *Eneagus*, mais bien ENEKO. La seule présence de ce dernier anthroponyme était un autre précieux encouragement à poursuivre dans la voie que nous avons adoptée.

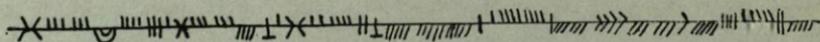
* * *

Etant donné la difficulté d'établir une classification chronologique des inscriptions, nous allons suivre un ordre géographique, en allant du Nord vers le Sud. Simplement, nous réserverons pour la fin deux inscriptions figurant sur des manches de couteaux, et que la nature même de leurs supports rendait particulièrement mobiles.

Pour chaque inscription, nous donnerons d'abord la localisation géographique, puis la lecture, et enfin l'interprétation avec les commentaires qu'elle peut susciter.

1) Lunnasting — Nord de l'île de Mainland dans les Shetland.

L'inscription est tracée verticalement sur le milieu d'une grosse pierre haute de 1,15 m. environ. La ligne guide est très accusée, beaucoup plus que les caractères.



ET TOKUHE.TTS AHEHHKOAN N MAN KAVV E VVAN EHKON

Notre découpage en mots basques approximatifs pourrait être:

Etxeko-ez ajekoan naigabe ba -nengoen.

Etxeko, «de la maison», serait un nom de personne, le nom du mort enterré au pied de la pierre. Le suffixe *-ko* forme un génitif de localisation: «Es frecuente su aparición en apellidos sufijado a designaciones locales: *erdiko* «de en medio» «central», *goiko* «de arriba» «superior», *urrutiko* «de lejos» «lejan», etc.» nous dit M. MICHELENA (Bibliogr. 17, p. 91); *-ez* est un suffixe de médiatif indéterminé (Bibliogr. 20, p. 291).

ajekoan, «dans la douleur», est basé sur l'onomatopée *ai* qui a pris le sens de «lamentation» (Bibliogr. 20, p. 18). Nous le trouvons sous la forme *aje* (Bibliogr. 19, p. 22) avec le sens plus fort de «maladie, infirmité». Le suffixe final *-en* est un inessif.

Le rôle du suffixe intermédiaire *-ko* est moins bien défini.
naigabe, «sans volonté».

ba- préfixe d'affirmation catégorique (Bibliogr. 19, p. 83 et 20, p. 96).

nengoen «j'étais», imparfait du verbe *egon* (Bibliogr. 21, p. 129).

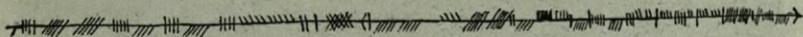
Le scribe a donc rendu *tx* par TT, *y* par H, *b* par VV.

La traduction de l'épithaphe serait:

«A cause d'Etzeko j'étais dans la douleur, sans volonté».

2) Bressay — Ile des Shetland.

L'inscription est partée sur les deux côtés d'une dalle verticale, haute d'environ 1,40 m. et large d'environ 30 cm. La face porte diverses sculptures, et la décoration principale est une croix inscrite dans un cercle. Aussi bien le symbole chrétien que le souci d'ornementation font paraître ce monument plus tardif que le précédent.



E A R I S E N E Q Q O A R E N N K R R O S K K A N A I S U D D A K E D A T T A R R A G I N A

Sur le côté droit, nous lisons l'équivalent de «Berriz Enekoaren»; sur le côté gauche, «Kroska naiz, udak eda daragina».

berriz «à nouveau, cependant»

Enekoaren «d'Eneko», génitif de possession d'un anthroponyme spécifiquement basque.

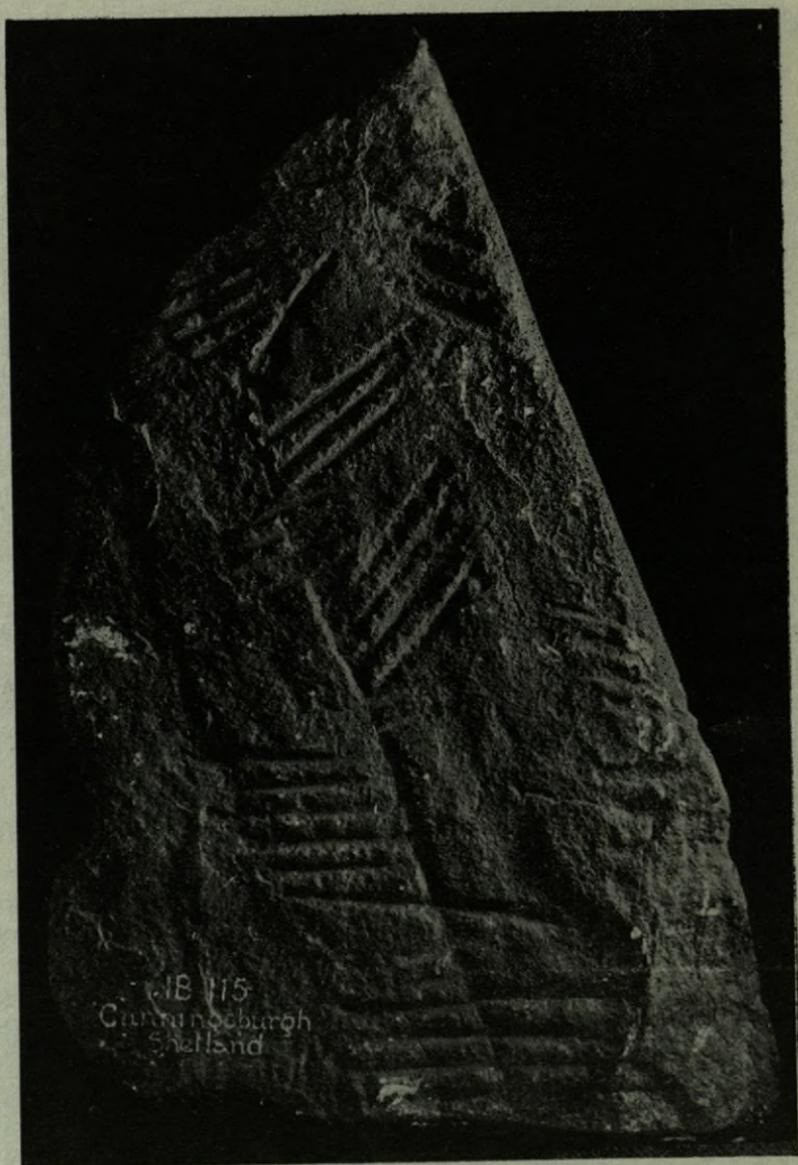
Les noms propres emploient d'habitude une forme réduite de ce suffixe génitif. Le scribe a cru devoir employer Q et non K devant voyelle d'arrière.

Kroska «La croix», mot d'introduction récente, inadapté à la phonétique de la langue, se présentant toutefois sous la forme d'un nominatif singulier défini.

naiz «je suis», forme guipuzcoane et labourdine.

udak «par l'été» à l'actif.

daragina «celui qui oblige»: *daragi* troisième personne de *eragin* «obliger», factif de *egin* «faire» (Bibliogr. 19, p. 122) + *n* relatif + *a* déterminé.



3 CUNNINGS BURGH

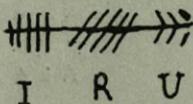
La traduction semble être:

«je suis maintenant la croix d'Eneko, celle qui oblige à boire par l'été».

Il s'agit bien entendu de la soif spirituelle que suscite l'éternel été, auquel la croix a amené le défunt.

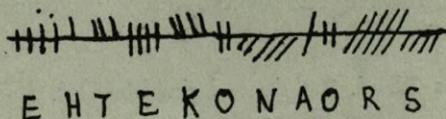
3) Cunningsburgh — Sud de l'île de Mainland dans les Shetland.

On a trouvé sur ce site trois fragmens de pierre, de quelques décimètres carrés chacun, qui n'appartiennent peut-être pas au même monument. Le premier ne porte que trois lettres fort nettes, et est brisé de part et d'autre.



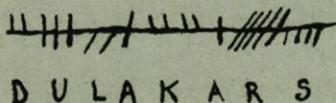
On pense au nom du nombre trois en basque.

Le second fragment porte deux inscriptions tronquées, l'une sur une face avec une ligne-guide, l'autre sur un angle. L'inscription de la face est nette et tourne à l'angle.



«Etxeko naortz» c'est à dire: «Moi, Etxeko, je suis enterré», à partir du verbe *eortzi*.

L'inscription de l'angle est d'une lecture plus difficile, car l'angle a été abimé.

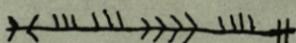


du: «il a» si toutefois ce n'est pas la dernière syllabe d'un mot tronqué. *lakar* «rude, abrupt».

Le troisième fragment porte trois segments de lignes sur sa face plane. M. MACALISTER, qui seul semble s'être intéressé à ce fragment, imagine que la ligne-guide avait la forme d'un S inversé, et comprenait les trois segments. L'inclinaison des traits nous a fait penser que le

segment supérieur appartenait à une branche différente de celle des deux autres.

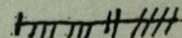
Segment supérieur:



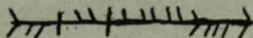
E T T E K O

Nous lisons sans difficulté *Etteko*, c'est à dire *Etxeko* avec une graphie légèrement différente de la précédente.

Sur les troisième et second segments apparaît.



AV V O S T



AL AD A H D D A V A

Il peut s'agir des mots:

abots: «parole», que Lhande n'estime pas être un emprunt roman.

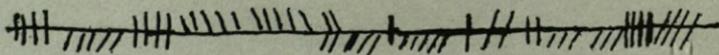
ala «pouvoir», ou bien la finale d'un mot disparu.

dada «il le boit» correspondant au verbe *edan*

ba «particule affirmative ou conditionnelle» (le contexte disparu permettrait d'opter).

4) Sant Ninian's Island, îlot du sud des Shetland.

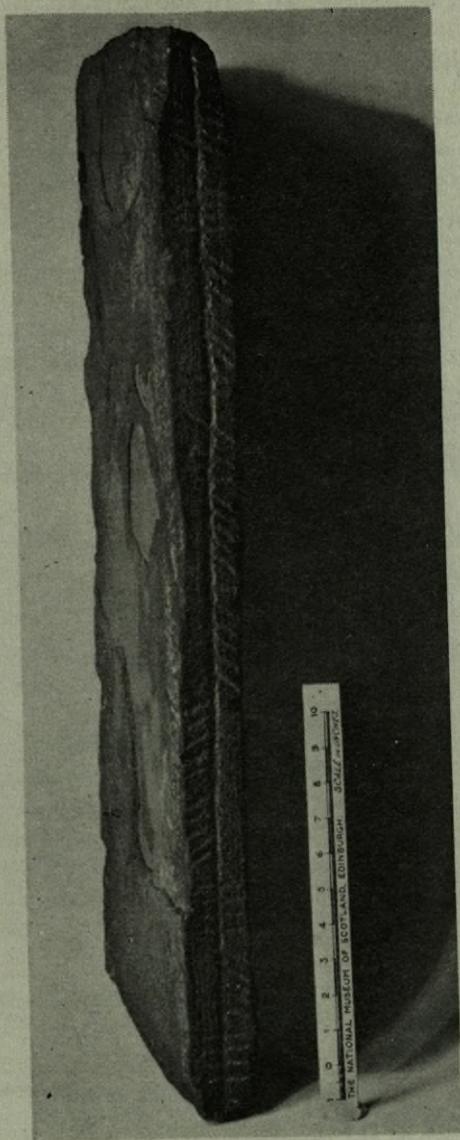
L'inscription se trouve sur la tranche d'une dalle haute de 75 cm. environ. La ligne-guide est très nette, ainsi qu'en général les caractères.



E N E Q Q O V A N A G O V V E S T

Le sixième caractère semble avoir été d'abord un V que l'on aurait voulu corriger ultérieurement en O, en prolongeant ses deux premiers traits, d'où un O à chevrons différent des autres. Peut-être une distraction du graveur l'avait-elle fait passer directement au V aux lieu et place du O? Il est tentant de lire «Eneko ba-nago bez» soit «Moi, Eneko, je suis par dessous».

nago «je suis» première personne du verbe *egon*. Affirmation renforcée par le préfixe *ba-*



4 ST NINIAN'S

bez «par dessous», *be* «sol, sous» avec suffixe *z* pouvant indiquer la manière, la façon (Bibliogr. 19, p. 415). En basque moderne *bez* a pris la valeur temporelle de «soir», c'est à dire «par en bas (pour le soleil)» (Bibl. 19, p. 104).

Le style de cette épitaphe, faisant parler le mort à la première personne, rappelle le deuxième fragment de Cuningsburgh. L'une et l'autre semblent dater d'une époque antérieure à l'évangélisation.

5) Burrian, dans l'île septentrionale des Orcades.

Il s'agit encore d'une dalle mortuaire, dont la pierre friable est passablement dégradée. Au centre de la partie supérieure apparaissent un cercle et une croix associés, mais la sculpture est bien pauvre à côté de celle de Bressay. A gauche de ces symboles, une inscription monte de bas en haut. Elle est heureusement moins illisible sur le monument lui-même que sur la photographie dont nous disposons.



DUAN KUORARIANNU? I RAK TAEN KERROKKE

Nous proposons l'interprétation: «Doan Kuorari añu (ti) ra dan guruke» c'est à dire «croix qui est à Kuora, qui va vers les ombres».

doan: 3.^o personne du verbe *ioan* «aller» suivie de l'indice du relatif *n*, «qui va».

Kuorari: datif de nom propre, l'initiale pouvant aussi être un *a* parfois représenté par ce même symbole. *Kuora* rappellerait le nom du chien encore employé dans la Soule, *hora* «le chien» (en finnois *koira*).

añu(ti)ra: nous voyons le radical *añu* «ombre» (Bibliogr. 19, p. 40), et le suffixe d'allatif *-ra*. Entre les deux, il y a d'abord une lettre effacée (M. Macalister pense que ce peut être un T ou un K), puis un signe soit de I, soit de R. S'agit-il d'un suffixe pluralisateur du type *-eta*?

La graphie NN correspondrait à *n* mouillé.

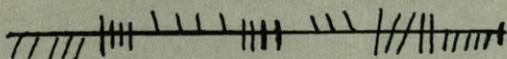
dan: 3.^o personne intransitive de *izan* «être» suivie de l'indice du relatif *n*, «qui est».

En fait, nous sommes embarrassés par le K précédant T; c'est peut être un autre T. Puis nous avons une forme *daen* et non simplement *dan*.

kerrokke: nous pensons qu'il s'agit d'une adaptation de *cruce*, plus avancée que celle de Bressay, puis qu'ici, comme en basque, un anaptyxe a dissocié le groupe initial.

- 6) Keiss, sur la côte est du Caithness, près de la pointe septentrionale de l'Écosse.

L'inscription est gravée sur la face d'un menhir important, avec une ligne-guide très nette, et des caractères moins nets à la fin qu'au début.



N A U K E T A G O N A

Le premier mot nous apparaît assez clair. Dans la seconde syllabe du dernier nous lirions GO: «Nauke dagona», c'est à dire «Il me possèdera (sans doute), celui qui est ici».

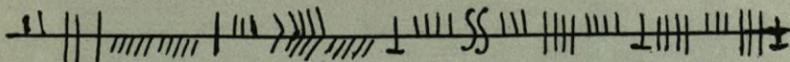
nauke conjectural présent (Bibliogr. 21, p. 33 et 56) de l'auxiliaire transitif, formé en ajoutant *-ke* à l'indicatif présent *nau* «il m'a». Les grammairiens observent que ce mode est archaïque, mais l'archaïsme est de mise dans le cas présent. Nous traduisons par le futur français cette valeur éventuelle.

Dagona troisième personne de l'indicatif présent *dago* «il est» du verbe *egon*, suivie de *-n* relatif et de *-a* défini. Pour que *dagona* pût être le sujet de *nauke*, il devrait être à l'actif *dagonak*. Y a-t-il une lettre suivante effacée? Ou bien les deux mots ne sont-ils pas liés grammaticalement, *dagona* étant une sorte de signature, «celui qui est ici»? Le sujet de *nauke* serait alors sous-entendu «la tombe, le monument». La formule rappelle celles de 3 et 4.

- 7) Latheron, sur la côte est du Caithness, à une quarantaine de kilomètres au sud de Keiss.

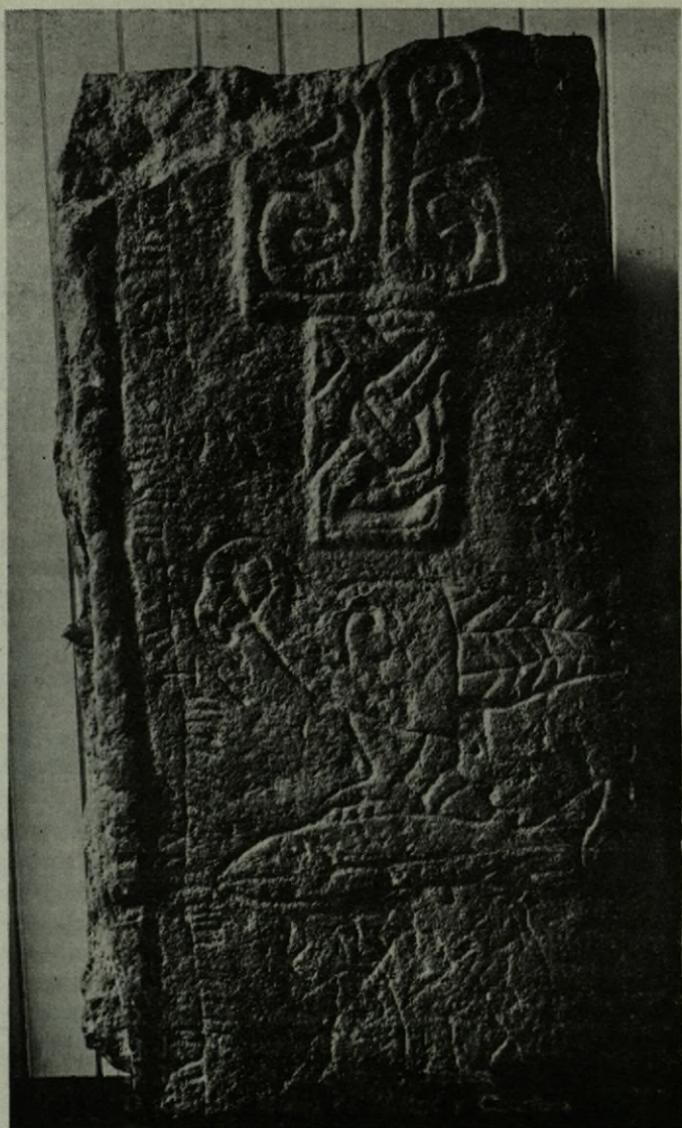
L'inscription suit la partie gauche d'une dalle sculptée, portant un oiseau de proie au-dessus d'un poisson et au-dessous d'un motif sculpté de nature mal définie.

La ligne-guide est parfois effacée, et les caractères se sont inégalement conservés.



D O A N N A T A E N A K O T E K A E T U A

Nous le lisons: «Doana da Eneko t'ekaitsua» c'est à dire «celui qui s'en va est Eneko et le souci»,



7 LATHERON

doana: 3.^o personne du verbe *ioan* «aller», suivie de l'indice du relatif *-n* et de l'article défini *-a*, «celui qui va».

da: 3.^o personne du présent de l'auxiliaire intransitif.

Eneko: «de chez moi», anthroponyme, qui se présente avec un A anormal; il y a une erreur d'audition du graveur.

t': conjonction de coordination *eta* entre deux voyelles.

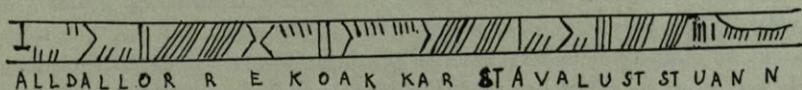
ekaitsua: forme nominative définie de *ekaitsu* «chose embarrassante, absorbante» (Bibliogr. 20, p. 231) ou adjectif «pleurnicheur» (Bibl. 19, p. 132).

C'est une forme de philosophie toujours courante sur les Pyrénées catalanes, où l'on commente l'annonce d'une mort, en disant que le défunt a fini de pâtir.

Comme à Burrian, le défunt est «celui qui s'en va».

8) Golspie, sur la côte orientale de l'Ecosse, dans le Sutherland, à peu près à mi-chemin entre Latheron et Inverness.

L'inscription s'étend le long des deux côtés successifs d'une dalle rectangulaire (qui était sans doute dressée comme un menhir). La face de cette dalle est sculptée de divers motifs, un poisson, des chiens et surtout un homme armé luttant avec un animal sauvage. Il n'y a pas de ligne-guide centrale, sauf tout à la fin, et l'inscription est contenue entre deux traits parallèles.



qui nous paraît l'équivalent du guipuzcoan: «Aldalurrekoak (h)artza ba-lotu zuan» soit «Aldalurrekoa attaqua l'ours». C'est peut être le rappel d'un exploit du défunt, ou peut-être aussi un monument exécuté du vivant du héros.

Aldalurrekoak nom propre, «celui de la terre du côté», à l'actif, c'est à dire, sujet d'un verbe transitif. Cet anthroponyme correspond sans doute aux formes variées des chroniques médiévales (Bibliogr. 3): Tallorcen, Talorcan, Talargan, Thalargon, Talorcain, Talorgan, Talorgen, etc. Cinq rois pictes portent ce nom: l'un aurait régné de 653 à 657; un autre aurait été tué en 739 au cours d'une guerre civile; un autre en 750 dans un combat contre les Bretons; un autre

régnaît de 771 à 775; un autre encore, de 830 à 834, d'après la Chronique Picté.

(h)artza: «l'ours» à la forme définie du nominatif, donc complément direct d'un verbe transitif. Le guipuzcoan ne présente plus l'aspiration initiale des dialectes du basque français, qui semble correspondre à un ancien *K* (cf. finnois *karhu*). En difficulté pour écrire le son *tz*, le graveur a eu recours au signe de *st*.

lotu «empoigné, attaqué». Les formes en *-tu* du basque moderne semblent avoir gagné du terrain sur d'autres formes plus archaïques.

zuan «avait», auxiliaire transitif au passé. A l'initiale, emploi du signe de *st* pour le *z* (nous attendrions plutôt l'emploi de *s*). Dans les quatre barres de la voyelle, nous aurions pu être tenté de voir un *E*; mais *zen* est une forme labourdine de l'auxiliaire intransitif: pour cette raison, nous avons préféré lire *U A*, ce qui nous donne une forme transitive guipuzcoane (Bibliogr. 22, pp. 19 et 111).

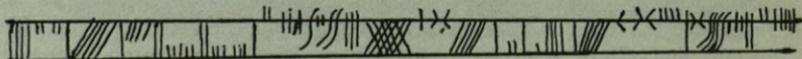
Le texte s'accorde parfaitement avec le motif de la sculpture.

9) Brodie, au nord-ouest du Morray, près de la côte qui s'étend en direction ouest-est, d'Inverness à Fraserburg.

Ce monument mégalitique est dans un parc voisin de Forres, une longue inscription va de bas en haut, à gauche et à droite du monument. A gauche, le graveur a commencé par écrire entre deux lignes, comme à Golspie; puis il a adopté la ligne de gauche comme ligne-guide. A droite, il use presque continuellement de la ligne-guide. L'inscription de droite ne manifeste un sens qu'à la condition de la lire de haut en bas; elle fait suite à celle de gauche. Du côté opposé du monument, en haut et à gauche, on déchiffre un autre ogam. Cet ensemble d'inscriptions est donc le plus long qu'il nous soit donné de lire sur une même pierre, parmi les ogams pictes.

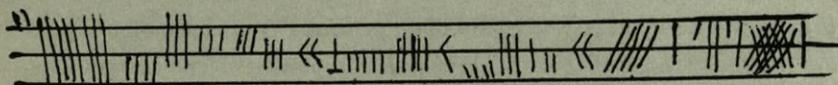
Les inscriptions des deux faces semblent déceler deux graveurs différents.

Montée gauche



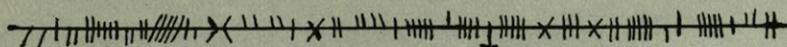
EDDARAKONOVVADOBAMOGURRAERALABEARAKAESTBEDI

Descente droite



DIUSUTTUOANI ASVALOR AHOHARRAH

Face opposée



BBALOELORABEDDAKO KAIHEAIKUKOIBAIADO

Nous interprétons: «Idarrako noa. Doa mokorra: Erala bear aikaz bedi». «Du sutu oean iasoa lureko karrak». «Ba-lo elurrabe dago. (H)aike. Aikako ibaia du». C'est à dire: «Moi, Idarrako, je m'en vais. Il s'en va mélancolique: ainsi, qu'il ait besoin de pleurs». «Sur sa couche l'apport de terre qu'il supporte l'a brûlé». «Il est endormi sous la neige. Lève-toi. Il a un torrent de plaintes».

Idarrako: anthroponyme «Celui de la fougeraie» (Bibliogr. 20, p. 480) ou bien «Celui du petit pois» (Bibliogr. 19, p. 205) (cf. *Cicero*). L'initiale du monument est un E, mais il est possible qu'un trait précède la partie lisible ce qui donne un I. En basque moderne, *-ko* s'ajouterait à la forme indéfinie. Peut être le même nom que *Duordegel*, *Dergart*, *Dergert* des chroniques.

noa «je vais», première personne du présent de *ioan*. L'épenthèse d'une consonne labiale entre voyelle d'arrière et *a* est fréquente en basque parlé pour résoudre l'hiatus (*buruba* pour *burua*).

doa «il va», troisième personne du même verbe. Epenthèse analogue à la précédente.

mokorra forme définie: Parmi les sens divers de l'adjectif *mokorr* («engourdi, dur, sévère, méchant, hargneux,...») celui de «mélancolique» (Bibliogr. 20, p. 740) nous semble convenir le mieux.

Nous avons dans notre lecture une sonore G au lieu de la sourde K. Le picté était-il en voie de sonoriser le sourdes intervocaliques sous l'influence du celté contemporain?

eral, de *era* «façon, manière» et *-la* «suffixe modal de démonstration» (Bibliogr. 20, p. 638).

bear «besoin» forme une locution verbale avec l'auxiliaire ultérieur *bedi*

aikaz de *aika* «plainte» et *-z* «suffixe nominal indiquant la cause» (Bibliogr. 20, p. 1.059).

bedi auxiliaire intransitif à la troisième personne de l'impératif.

du: auxiliaire transitif à la 3.^o personne du présent. Nous ne nous expliquons pas le *i*. Ou bien, il s'agirait de *dio*, 3.^o personne avec datif, et le groupe *sutu dio* admettrait son complément au datif.

sutu «brûler».

oan de *oe* «lit, couche» à l'inessif. Nous avons ici *oan*, peut être en relation avec un doublet *oa* que nous trouvons dans *oako* «berceau».

iasoa nom verbal de *iaso* «supporté, soulevé». Il pourrait être le régime direct de l'auxiliaire transitif *du*. Si nous admettons avoir *dio*, il ne peut plus être son complément et dès lors il pourrait former un mot composé avec *lurra* qui le suit: «la terre de support» ou «la terre du soulèvement, le tumulus».

lurreko génitif de localisation de *lurr* «terre». Dans cette inscription nous trouvons K remplacé par H, ce qui indiquerait une valeur aspirée.

kkarak nom verbal de *ekarri* «apporté» à l'actif, et donc sujet de verbe transitif.

ba-: préfixe renforçant l'affirmation.

lo: «sommeil»; avec l'auxiliaire suivant, *lo egon* signifie «dormir» (Bibliogr. p. 683).

elurra: «la neige».

-be: suffixe signifiant «sous».

dago: 3.^o personne du présent de *egon* «être», servant d'auxiliaire verbal à *lo*.

(*h*)*aik*: semble représenter la deuxième personne de l'impératif (*h*)*aik* ou du conjectural de *iaiki* «se lever».

L'exhortation à l'impératif s'adresserait non pas au mort, dont il est question à la troisième personne, mais à la pleureuse. Au conjectural il pourrait s'agir du mort avec la valeur «Puisses-tu te lever».

aikako: génitif de localisation de *aika* «plainte».

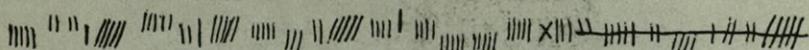
ibaia: «fleuve, torrent», complément direct de verbe transitif.

du: «il a», 3.^o personne du présent.

Le mort commence à parler à la première personne pour indiquer son nom comme à St Ninians; mais dans cette longue épitaphe le scribe doit reprendre son rôle, et parler du disparu à la troisième personne.

10) *Newton*, ainsi que les deux sites qui suivent, se trouve dans le nord de la province d'Aberdeen, sur la route d'Elgin à Aberdeen, à quelques kilomètres les uns des autres.

La pierre de *Newton* est un bloc de deux mètres de haut, portant sur une face une inscription en caractères mal déterminés, et sur un côté un ogam. L'ogam va d'abord du haut vers le bas en utilisant un angle de la pierre comme ligne-guide, mais l'angle est arrondi, ce qui introduit dans la lecture un facteur d'incertitude; avant d'arriver en bas, il retourne vers le haut, cette fois-ci avec une ligne-guide. Voici notre lecture:

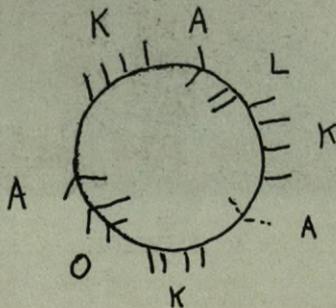


I D D A R Q O A R I V O R E H E N N I K U D I O S A G O R

Nous avons matière à réflexion. En effet, nous reconnaissons bien l'anthroponyme du monument précédent, au datif, *Idarkoari*; nous voyons sans doute *Enneko* sous la forme *Enniku*; *dio* est une troisième personne du présent, soit «il le lui a», soit «il le lui dit». Reste *vorek*, qui est vraisemblablement un actif, *borek*, sujet de *dio*, et sans doute un nom de personne; et puis *sagor*, qui ne peut être qu'apposition à *Enneko*, à moins qu'*enneko* n'ait son sens propre «de chez moi», au lieu d'être anthroponyme. Correspondant possible de *sagor*, nous ne voyons que *zagorr* - *zaborr* «saletés, cailloutis, décombres, cassant, fragile». Au mieux nous trouvons; «Pour Idarkoa Bore a Enneko fragile» ou bien «A Idarkoa Bore dit qu'Enneko est fragile». Ce n'est pas très satisfaisant. Si nous essayons de remplacer *zagorr* par *zagarr* «vieux» ou par *sagarr* «pomme», l'interprétation n'est pas facilitée pour autant.

11) *Logie*, commune de Pitcaple (Aberdeenshire).

Au sommet d'un menhir portant des symboles variés, nous voyons un ogam dont la ligne guide est un cercle.





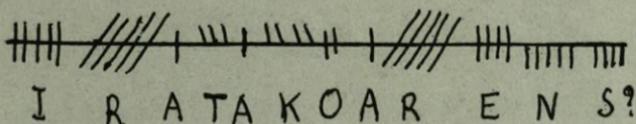
10 NEWTON

En commençant la lecture en haut et à gauche, et en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, nous lisons *Kalkakoa*. Voici, semble-t-il, la forme autochtone du nom de Calgacus, cité par Tacite, le chef calédonien qui s'opposa à Agricola. Bien entendu, l'inscription est postérieure de quelques siècles (Diack lui donne le VI^e siècle comme terminus ad quem); ou bien le nom a continué à être employé; ou bien la tombe de Calgacus, identifiée par tradition orale, a fait à ce moment-là l'objet d'une inscription.

Le nom de *Kalkakoa* s'interprète facilement par el basque (*h*)*alkakoa* «celui de l'avoine sauvage» (Bibliogr. 19 p. 29) ou (*h*)*algakoa* «celui du fourrage» ou «celui de la bruyère» (Bibliogr. 20, p. 402).

12) Brandsbutt, commune de Inverurie, Aberdeenshire.

La pierre, portant un symbole qui peut être un croissant ou un serpent et une baguette, présente un début d'inscription très net, avec ligne-guide, malheureusement arrêté par une brisure.



Le premier signe pourrait peut-être se lire U O au lieu de I, le sixième D D au lieu de K; nous ne voyons aucun intérêt à ces fragmentations, qui ne nous apportent rien. Le dernier signe apparaît comme S; peut être est-ce un second N auquel la brisure a enlevé sa dernière barre.

Nous retrouvons la séquence caractéristique des deux suffixes génitifs du basque, *-koaren*, telle qu'elle paraissait à Bressay dans *Enekoaren*.

Dans le début du mot se présente *ira* «fougère», suivi du suffixe *-ta* qui peut être pluralisateur ou locatif, forme réduite de *-eta*.

Par conséquent, cet anthroponyme, au génitif de possession, peut signifier «de celui des fougères», ou «de celui de la fougeraie».

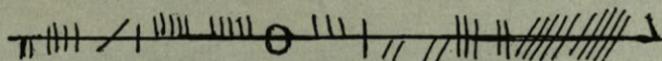
13) Aboyne, encore une ville d'Aberdeenshire, mais, cette fois, au sud du comté.

L'inscription est en deux colonnes, sur la partie droite d'une dalle brisée, portant sculptés un miroir et ce que Diack estime être un fragment de croix. Avec une ligne-guide, l'inscription est très nette. Sont

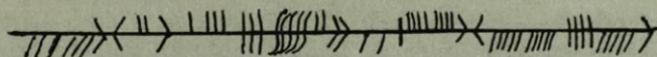


13 ABOYNE

douteux le début et la fin, moins profondément gravés dans le souci possible de ne pas dégrader le motif sculptural. Nous lisons, avec ces réserves:



LEMAQ Q O TALLUORRH



VVEDAHTURDOBBAKKENENA

à rapprocher du basque: «Lemako da lurrbe. Dator doaken enea». C'est à dire «Lemako est sous la terre. Il (re)vient le mien qui part peut-être».

Lemako: anthroponyme en *-ko*, «pilote» (littéral. «du timon»). Le *o* final se présente sous sa forme romaine. Devant *o* emploi de la graphie *Q* et non *K*.

da: 3e personne du présent du verbe «être».

lurrbe: «sous terre» de *lurr* «terre» et *-be* «sous». Le *H* est peut être simplement un trait marquant la fin de la ligne.

dator: «il vient». Nous nous expliquons mal le *H* précédant le *T*.

doaken: *doa* «il va», *-ke* suffixe du conjectural, *-n* suffixe relatif. Consonne euphonique entre *o* et *a*.

enea: «celui de moi»; nous avons déjà observé (9) la disparition d'une *e* devant un *a* de suffixe.

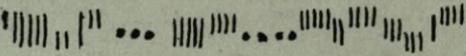
L'intelligence de la première phrase ne fait pas de difficulté; la seconde semble exprimer que l'être cher («le mien») a bien pu partir, il n'en revient pas moins à la pensée du survivant.

- 14) Auquhollie, à 7 km. au nord-ouest de Stonehaven, dans le Kinkardine.

L'inscription, sans ligne guide est difficile à lire sur la pierre elle-même et Diack y a renoncé. Heureusement, nous en avons une bonne photographie avec éclairage oblique dans l'ouvrage de M. Macalister. Les autres photographies sont franchement mauvaises.

En utilisant la bonne photographie et en lisant de bas en haut, nous avons trouvé, comme nos devanciers, un texte incompréhensible.

Mais en lisant de haut en bas, comme sur la pierre de Newton, un sens nous est apparu.



 H I L A D U I K E R O K U V A K

Nous comprenons «(h)il du Ikeko (h)ob(i)ak» c'est à dire «La tombe a tué Ikeko» ou bien «(h)ila du Ikeko (h)ob(i)ak» soit «La tombe possède un mort, Ikeko».

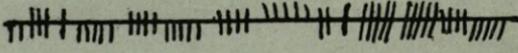
(h)il: «mourir», *(h)ila* «le mort».

du: 3^e personne du présent du verbe «avoir», servant d'auxiliaire transitif.

Ikeko: anthroponyme «de la colline».

(h)ob(i)ak: «la tombe» à l'actif. On a voulu mettre *(h)obi* en relation avec latin **foueu*, en le rapprochant de catalan *obi* (Bibliogr. 18, p. 133), mais **foueu*, n'aurait jamais donné *obi* en catalan.

- 15) Fordun, dans le Kinkardine, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Stonehaven. Une dalle portant des scènes de chasse, un disque, une croix, présente une inscription non interprétée, que l'on croit être en minuscules irlandaises, et aussi, à gauche, un ogam très abimé:



 L U A N E N E Q O A R R E N

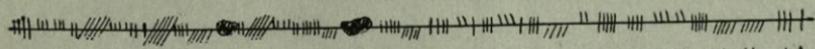
«Loan Enekoaren...» soit «Dans le sommeil, d'Enekoa...».

loan: *lo* «sommeil» avec le suffixe *-an* de l'inessif.

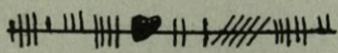
Enekoaren: génitif de possession de *Enekoa*, complétant un mot suivant disparu.

- 16) Inchara, près d'Errol, à une quinzaine de kilomètres à l'est de Perth. Une inscription assez abimée se trouve sur la tranche d'une dalle,

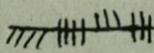
dont la face porte divers symboles, entre autres un poisson. L'inscription débute sur le côté gauche de la dalle, et se poursuit sur la partie supérieure. Une autre inscription; beaucoup plus courte figure sur l'angle opposé; enfin quelques lettres apparaissent à droite du poisson.



ETTOR KOAREN ?OR KOIS ? I NAUDAUT AUS DI ET DIN N UA



EHTE ? OAR I D



SETU



KO

La longue inscription débute par le génitif de ce qui semble être encore un nom de personne en *-ko*. L'initiale du mot suivant fait défaut, et son R est peut-être un I; nous pourrions hésiter entre *goiko* «voisin», *hurko* «parent, prochain», au datif pluriel: le dernier sens paraît le plus convenable dans cette sorte de dernière volonté. Le troisième mot débute par un S, puis il y a un intervalle de près de quatre centimètres sans rien de lisible avant d'arriver à INA; que restituer entre les deux? peut-être ALD qui nous donnerait *zaldina*, à rapprocher de *zaldiño* «poulain, poney». Ce mot débiterait une énumération de substantifs régimes directs, *uda* «l'été», *uta* pour *otsa* «la réputation» ou *otza* «le froid». Puis vient le verbe et son auxiliaire *us* (pour *utzi*) *diet* «je le leur ai laissé»; et enfin *dinnua*, sans doute *dina* «autant que, proportionné, juste». Nous pouvons comprendre quelque chose comme: «Etorkoaren (h) urkoi zaldiña (?) uda otza (ou otsa) utzi diet diña». «Aux parents (l'Etorkoa j'ai laissé à parts égales cheval, été et froidure (ou réputation?)».

L'inscription de l'angle opposé, à laquelle il manque une lettre médiane que nous pouvons restituer par K, paraît un anthroponyme au datif: *Ehtekoari*, soit *Etxekoari*.

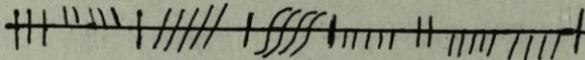
Quant aux quelques lettres isolées, nous lisons d'abord *setu*, peut-être *zeto* ou *zito* «céréale, récolte», puis *-ko-* qui trouve sa place dans bien des mots basques.

- 17) Abernethy, au sud d'Inchara, de l'autre côté de l'estuaire de la Tay, Perthshire. Un fragment de dalle brisée ne porte que trois lettres.

Selon le sens de la lecture, ce peut être QAI ou IAN, groupes l'un et l'autre possibles en basque.

- 18) Scoonie, tout près de Leven, dans le Fife, sur la rive nord de l'estuaire du Forth. Un grand fragment de dalle représente une scène de chasse; trois cavaliers et deux chiens poursuivent un cerf atteint d'un javelot.

Sur la droite, de bas en haut, nous voyons un ogam très lisible, l'indécision ne pouvant porter que sur la rencontre avec un motif artistique (patte et tête de cerf).



U D D A R A S T A N O N S A

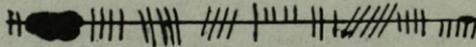
interprétable par «Udara zan ontsa» c'est à dire «L'été était bien». Il est certain que les longs jours d'été sont la saison agréable de l'Écosse, propice à la chasse et il est normal que le défunt l'évoque avec nostalgie.
udara: «l'été».

zan: «était», 3^e personne passée du verbe «être».

ontsa: «bien» adverbe formé sur *on* «bon».

- 19) Kirkmichael, sur la côte Nord-Ouest de l'île de Man.

Sur une croix de pierre portant par ailleurs des runes se voit une inscription en mauvais état que Rhys et Macalister ont classée comme pictes. Nous sommes assez loin du domaine pictes, et la croix devrait avoir été transportée là à partir de son site primitif. De la confrontation des dessins de Rhys et de Macalister, il semble résulter:



O ? E I S T A K O A R E N

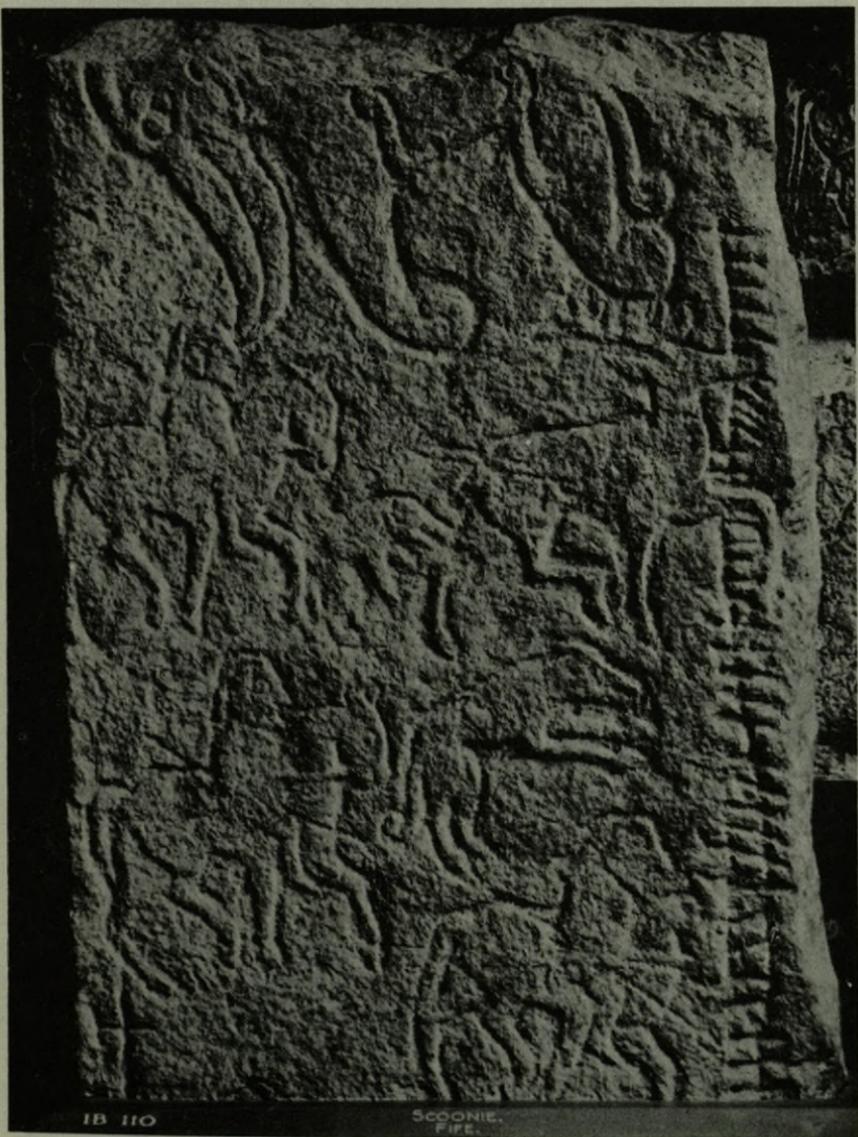
Après un O isolé, vient un mot qui a l'allure du génitif d'un anthroponyme en *-ko*,

Eizakoaren «de celui de la chasse».

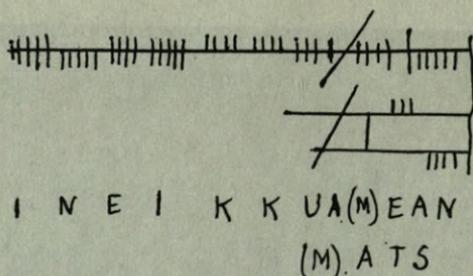
Nous avons vu ainsi vingt et un monuments de pierre (il y en avait trois à Cunningsburgh) nous y ajouterons deux inscriptions sur des manches de couteaux brisés, dont il n'a été fait état que par Macalister.

- 20) Orkney, principale des îles Orcades.

Deux lignes tronquées de texte:



18 SCONIE

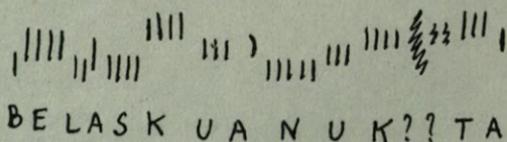


La ligne du haut possède une ligne-guide de type habituel. Nous y lisons I N E I K K U A, sans doute le nom de possesseur *Enekoa*, puis après une longue barre oblique (peut-être un M) E A N...

Les caractères du bas ont une double ligne-guide; ils débutent par une longue barre oblique, puis nous lisons A T S... Peut-être est-ce une forme du nom de la «pierre à lame» *aitz*, *aiz* ou *atz*, dont le diminutif *aizto* désigne le «couteau».

21) North Uist, l'une des îles Hébrides.

Une brisure rend difficile la lecture de l'antépénultième caractère. Il n'y a pas de ligne-guide.



Nous voyons apparaître le nom de personne *Belasko*, peut être sous une forme déterminée *Belaskoa* et avec un suffixe *-n* de génitif de possession.

Le deuxième mot débute par *uk-*, et sa fin est très incertaine. Sans doute s'agit-il d'un substantif en relation avec le verbe *ukan* «avoir, posséder».

Le dernier mot *da* est la troisième personne du présent du verbe être.

L'ensemble signifierait: «c'est la propriété de Belasko», sens très satisfaisant.

* * *

Au terme de cette étude fondée sur les inscriptions de vingt trois monuments attribués aux Pictes, et écrits en ogam, il nous semble que

notre hypothèse de travail s'est révélée fructueuse: la langue picte est interprétable avec l'aide du basque.

La centaine de monèmes, lexèmes ou morphèmes, que nous avons rencontrée possède son équivalent en basque moderne, et les différences que nous constatons, ne sont généralement pas plus importantes que celles qui peuvent séparer deux dialectes basques, comme le biscayen et le souletin. D'ailleurs, ce qui nous est connu de l'histoire de la langue basque, justifie certains de ces écarts, tels que la disparition du K ou la sonorisation du T, en position initiale.

Nous sommes au contraire surpris que la crise phonétique qui secouait alors la langue à laquelle le picte empruntait son alphabet, l'irlandais, n'ait pas eu des conséquences plus graves que quelques notations de diphtongues ou de consonnes inattendues.

Le plus frappant sera sans doute de rencontrer l'ensemble des suffixes de la déclinaison basque: *-a*, *-ak*, *-ari*, *-aren*, *-ko*, *-an*, *-ra*, et même des groupements de ces suffixes aussi caractéristiques que *-koaren* ou *-koari*.

La formation d'anthroponymes en *-ko* ou *-koa*, illustrée tout au long de l'histoire du basque, semble être la règle générale du picte.

La conjugaison basque est, elle aussi, bien représentée: le verbe «être» (= «ser»), *naiz*, *da*, *zan*, *bedi*; le verbe «être» (= «estar»), *nago*, *dago*, *nengoen*; le verbe «aller», *noa*, *doa*; le verbe «venir», *dator*; le verbe «avoir», *du* «il l'a», *dio* «il le lui a», *diet* «je le leur ai», *zuan* «il l'avait», sans compter d'autres formes synthétiques moins fréquentes en basque moderne, comme *naortz* «je suis enterré», *nauke* «il peut bien m'avoir», *daragi* «il l'oblige», *dada* «il le boit».

La conjugaison périphrastique est nettement représentée: *lotu zuan* «il l'avait attaqué», *bear bedi* «qu'il ait besoin»; *du sutu* «il l'a brûlé»; *il du* «il l'a tué», *utzi diet* «je le leur ai laissé».

Nous ne nous dissimulons pas que bien des points de détail sont sujets à discussion, et que quelques correspondances appellent des réserves.

Mais la vue d'ensemble du travail ne nous semble pas laisser de doute sur la vieille parenté du picte et du basque; quelques convergences isolées pourraient être le fait du hasard; un pareil faisceau suppose la commune origine des deux langues.

Les quelques témoignages du picte, élargissent ainsi nos horizons sur l'extension ancienne du basque à tout l'occident européen.

BIBLIOGRAPHIE

- 1) V. Gordon Childe - Prehistory of Scotland, 1935.
- 2) P. Hume Brown - History of Scotland, 1911.
- 3) William F. Skene - Chronicles of the Picts, Chronicles of the Scots and other Early Memorials of Scottish History, 1867.
- 4) John Rhys - The inscriptions and language of the northern Picts, 1892.
- 5) John Rhys - A revised account of the inscriptions of the northern Picts, 1898.
- 6) R. A. S. Macalister - The inscriptions and language of the Picts, 1940.
- 7) Francis Carney Diack - The inscriptions of Pictland, 1944.
- 8) F. T. Wainwright - The Problem of the Picts, 1955.
- 9) F. T. Wainwright - The Inchyra Ogam, 1961.
- 10) Notices du National Museum of Antiquities d'Edimburgh, 1967.
- 11) Jeanne Vieillard - Aimery Picaud, Guide du Pèlerin de Saint Jacques de Compostelle, 1938.
- 12) Julio Caro Baroja - Materiales para una historia de la lengua vasca en su relación con la latina, 1946.
- 13) W. von Humboldt - Prüfung der Untersuchungen über die Urberwohner Spaniens vermittelt der Vaskischen Sprache, 1821, traduit en espagnol, Primitivos Pobladores de España y Lengua Vasca, 1959.
- 14) Louis François Elisabeth Ramond de Carbonières - Observations dans les Pyrénées pour servir de suite à des observations faites sur les Alpes, 1789.
- 15) Lavisse et Rambaud - Histoire Générale (T. I. p. 571), 1893.
- 16) Henri Guiter - Quelques paramètres caractéristiques des systèmes vocaliques (Rev. Ling. Rom. 1966, 30, 39).
- 17) Luis Michelena - Apellidos Vascos, 1955.
- 18) Luis Michelena - Fonética Histórica Vasca, 1961.
- 19) I. López Mendizabal - Diccionario vasco-español, 1962.
- 20) Pierre Lhande - Dictionnaire basque-français, 1926.
- 21) Ignacio Omaechevarría - Euskera, 1959.
- 22) José de Zabala-Arana - Gramática vasca, 1958.

GLOSSAIRE

Le mot picte figure en petites capitales, l'équivalent basque en italique, la traduction française en romain. Les chiffres renvoient aux numéros des monuments dans l'article.

- A - *-a* suffixe indiquant que le nom est au singulier de la forme définie, sujet de verbe intransitif ou régime de verbe transitif. 2, 6, 7, 8, 9, 11, 14, 20.
- AEKA-EST - *aika-z* «plainte». 9.
- AHEHH-KO-ANN - *aie-ko-an* «douleur». 1.
- AIKU-KO - *aika-ko* cf. AEKA. 9.
- AK - *-ak* suffixe indiquant que le nom est à l'actif, sujet de verbe transitif. 2, 8, 14.
- ALA - *ala* «le pouvoir».
- ALLDALLORE-KO-AK - *aldalurre-ko-ak* «celui de la terre du côté», anthroponyme, 8.
- AN - *-an* suffixe d'inessif, 9, 15.
- ANN - cf. -AN. 1.
- ANNU?IRA - *añu-ra* «ombre». 5.
- AREN - *-aren* suffixe de génitif de possession. 12, 16, 19.
- ARREN - cf. -AREN, 2, 15.
- ARI - *-ari* suffixe de datif, 5, 10, 16.
- ATS - *aitz, ats*, «pierre à lames». 20.
- AVVOST - *abots* «parole».

- BBA - *ba-* préfixe verbal renforçant l'affirmation. 9.
- BE - *be* suffixe indiquant la position inférieure. 9.
- BEAR - *bear* «besoin». 9.
- BEDI - *bedi* auxiliaire intransitif à la 3.^o personne de l'impératif. 9.
- BELASKU-A-N - *Belasko-n* «petit corbeau» anthroponyme. 21.
- BERRI-S - *berri-z* «de nouveau». 2.

- DAHDDA - *dada* «il le boit». 3.
- DAHTUR - *dator* «il va». 13.
- DAKO - *dago* «il est». 9.
- DIET - *diet* «je le leur ai». 16.
- DINNUA - *diña* «autant que, proportionné». 16.

- DIO - *dio* «il le lui a». 10.
 DIU - *du* ou *dio* «il l'a» ou «il le lui a». 9.
 DO - cf. DU. 9.
 DOANNA - *doana* «celui qui va». 7.
 DOBA - *doa* «il va». 9.
 DOBBAKKEN - *doa-ke-n* «qui peut bien aller». 13.
 DU - *du* «il l'a». 3, 14.
 DUAN - *doan* «qui va». 5.
- EDA - *eda* «la boisson, la soif». 2.
 EDDAR-A-KO - cf. IDDAR-KO-ARI. 9.
 EHTE-KO - *Etxe-ko* «de la maison», anthroponyme. 3.
 EHTE-KO-ARI - Comme précédent, au datif. 16.
 EISTA-KO-AREN - *Eiza-ko-aren* «de celui de la chasse», anthroponyme. 19.
 EKAETU-A - *ekaitsu-a* «le souci». 7.
 ELORA-BE - *elurra-be* «sous la neige». 9.
 ENA - *enea* «de moi». 13.
 ENAKO - cf. ENEQQO. 7.
 ENEQO-ARREN - cf. ENEQQO, au génitif. 15.
 ENEQQO - *Eneko* «de chez moi», anthroponyme. 4.
 ENEQQO-ARREN - cf. ENEQQO, au génitif. 2.
 ENNIKU - cf. ENEQQO, 10.
 ERA-LA - *era-la* «de cette façon».
- EST - cf. -S. 9.
 ETTE-KO - cf. EHTE-KO. 3.
 ETTO-KU-HETTS - cf. EHTE-KO. 1.
 ETTOR-KO-AREN - *etorko-a-ren* «de celui de l'avenir», anthroponyme. 16.
- H - cf. -K. 9, 10.
 HARRA-H - *karrak* «apport» à l'actif. 9.
- HETTS - cf. -S. 1.
 HILA - (*h*)*ila* «le mort». 14.
- HO - cf. -KO. 9.
 - I - *-i*, suffixe de datif pluriel. 16.

- I-AN - cf. -AN. 17.
 IASU-A - *iaso-a* «supporté, soulevé». 9.
 IBAI-A - *ibai-a* «la rivière». 9.
 IDDAR-KO-ARI - *Idar-ko-ari* «à celui de la fougeraie», anthroponyme. 10.
 IKEKO - *ikeko* «de la colline», anthroponyme. 14.
 INEIKKUA - cf. ENEQQO. 20.
 IRATAKO-AREN - *Iretako-aren* «de celui des fougères», anthroponyme au génitif. 12.
 IRU - *iru(r)* «trois».
- KAIH(E) - (*h*)*aik(e)* conjectural ou impératif de *iaiki* «se lever». 9.
 KALKAKO-A - (*h*)*algako-a* «celui du fourrage». 11.
 KARST-A - (*h*)*artz-a* «l'ours». 8.
- KE - *-ke* suffixe de conjectural. 6, 13.
 KERROKKE - *guruke* «croix». 5.
- KKAVVE - *-gabe* «sans». 1.
- KO - *-ko* suffixe de génitif de localisation. 1, 7, 8, 9, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 16, 16, 16, 19.
 KRROSKK-A - KERROKKE. 2.
 KUOR-ARI - (*h*)*or-ari* «au chien», anthroponyme. 5.
 KUV-AK - (*h*)*obi-ak* «la tombe», à l'actif. 14.
- LA - *-la* suffixe modal de démonstration. 9.
 LAKAR - *lakar* «rude, abrupt». 3.
 LEMAKO - *lemako* «pilote», anthroponyme. 13.
 LLORR-E - *lur* «terre». 8.
 LLUORRH - cf. LLORR-E. 13.
 LO - *lo* «sommeil, dormir». 9.
 LORA-HO - cf. LLORR-E. 9.
 LU-AN - cf. LO. 15.
 LUST - *lotu* «empoigné, attaqué». 8.
- MOGURR-A - *mokorr-a* «mélancolique». 9.
- N - *-n* suffixe de relatif et de génitif. 2, 6, 7, 13, 21.
 NAGO - *nago* «je suis» (= «estoy»). 4.

- NAH-KKAVVE - *nai-gabe* «sans volonté». 1.
 NAIS - *naiz* «je suis» (= «soy»). 2.
 NAORS - *naortz* «je suis enterré». 3.
 NAU-KE - *nau-ke* «il peut bien m'avoir». 6.
 NEHKON - *nengoen* «j'étais» (= «estaba»). 1.
 NOVVA - *noa* «je vais». 9.

 OAN - *oan* «sur la couche». 9.
 ONSA - *ontsa* «bien». 18.
 ?ORKOI - (*h*)*urko-i* «aux parents». 16.

 -QAI - mot au datif? 17.
 -QQO - cf. -KO. 2, 4.

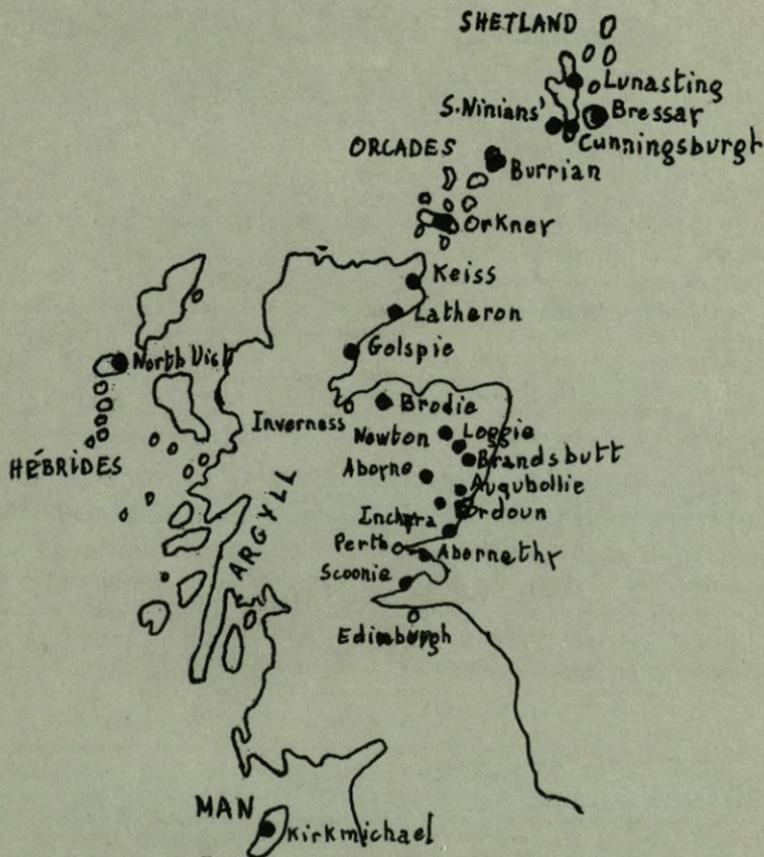
 -RA - *-ra*, suffixe d'allatif.

 -S - *-z*, suffixe d'instrumental. 2.
 SAGOR - *zagor* «fragile». 10.
 SALDINA - *zaldiño* «poney». 16.
 SETU - *zeto; zito* «céréale, récolte». 16.
 SUTTU - *sutu* «brûler».
 -ST - cf. -S. 4.
 STAN - *zan* «il était». 18.
 STUAN - *zuan* «il l'avait». 8.

 T' - *t'* «et», entre voyelles. 7.
 -TA - *-eta* suffixe pluralisateur ou locatif. 12.
 TA - *da* «il est» (= «es»). 7, 13, 21.
 TAEN - *dan* «qui est». 5.
 TAGO - cf. DAKO. 6.
 TTARRAGI-N-A - *daragi-n-a* «celui qui oblige». 2.

 UDA - *uda* «l'été». 16.
 UDDA-K - cf. UDA, à l'actif. 2.
 UDDARA - *udara* «saison d'été». 18.
 UK- - *ukan* «posséder». 21.
 US - *utzi* «laissé». 16.
 UTA - *otz-a* «le froid». 16.

- VA- - cf. BBA-. 3, 4, 8.
 VORE-H - *Bore-k*, anthroponyme à l'actif. 10.
 VVA- - cf. BBA-. 1.
 -VVE - cf. -BE. 13.
 VVE-ST - *be-z* «par dessous».



● Monumentogamique picte